

ravant fort peuplé n'offrait plus qu'une solitude immense.

Les succès, les forces, les trésors de Zeydan, d'une scélératesse à ne jamais reculer devant un forfait, alarmaient beaucoup Ismaël. Vainement il employa les plus vives démonstrations de tendresse pour attirer auprès de lui celui de ses enfans qu'il avait le plus employé; vainement il lui redemanda pour des besoins pressans une partie des forces qu'il lui avait confiées: des prétextes d'une utilité publique firent également rejeter les deux propositions. Le despote feignit alors une maladie grave, et, pour qu'on ne doutât pas de son état, fut quarante ou cinquante jours sans se montrer au peuple, sans avoir l'air de se mêler d'aucune affaire. Cette ruse du vieux politique échoua encore contre la défiance du jeune prince, qui n'avait que peu d'expérience. Cependant Ismaël, qui voulait à tout prix être débarrassé d'un ambitieux qui aspirait ouvertement au trône et qui était d'un caractère à avancer son élévation par l'assassinat qui répugne le plus à la nature, associa à son ressentiment les propres femmes du scélérat. Sept de celles qu'il rendait les plus malheureuses l'étouffèrent en 1721, lorsqu'il était plongé dans son état journalier d'ivresse.

On pensa généralement que ces mains faibles avaient été dirigées par un cœur de bronze. Pour écarter les soupçons qui s'arrêtaient sur lui, Is-

maël versa un torrent de larmes hypocrites, érigea en l'honneur du mort un superbe mausolée, et fit élever une mosquée qui devait servir d'asile aux criminels qui pourraient s'y réfugier. Par cette profanation de ce que la religion a de plus sacré, on offrait à la vénération des crédules musulmans la mémoire d'un des hommes les plus corrompus qui eussent jamais souillé l'Afrique. Ces vaines démonstrations ne calmaient pas Zeydana. Son âme était altérée de sang. On fut obligé de lui livrer les malheureuses complices du chef de l'empire. Celles qui lui parurent les plus coupables eurent les mamelles coupées, et furent forcées de les manger elles-mêmes. Toutes furent étranglées, et avec elles le juif qui avait fourni l'eau-de-vie qui occasionnait tant d'horribles scènes.

Abdul-Melik gouverna le pays de Sous après Zeydan. Son administration fut d'abord conforme aux ordres qu'il avait reçus, aux instructions qu'il recevait tous les jours de la capitale. Sa docilité eut un terme. Il était le plus âgé des enfans d'Ismaël. Les infirmités et les chagrins de ce vieillard devaient bientôt le précipiter dans la tombe. A cette époque, l'espoir que son aïnesse pouvait lui donner à la couronne était chancelant s'il n'était appuyé par un argent suffisant pour soudoyer une armée, et pour acheter les hommes les plus accrédités, toujours disposés à se vendre. Ces considérations le décidèrent à ne

plus envoyer à la cour le tribut accoutumé, et à s'en faire une ressource pour une occasion que tout faisait regarder comme prochaine. L'empereur dissimula le mécontentement que cette conduite lui donnait; mais il s'en vengea en nommant pour son successeur Ahmed Dehebi, plus jeune de deux ans qu'Abdul-Melik. Ceux des courtisans qui avaient été le plus à portée d'approfondir son caractère jugèrent qu'il n'avait fait choix d'un sujet si décrié que pour faire regretter son règne. Quoi qu'il en soit, il ne survécut que peu à cette bizarre disposition, et mourut en 1727, âgé de quatre-vingt et un ans, après avoir porté le sceptre avec plus ou moins de succès depuis 1672.

Le nouveau souverain eut à sa disposition 80 ou 100,000,000 qui se trouvaient dans le trésor public; 10,000,000 qu'il avait lui-même extorqués dans les différentes commissions dont il avait été chargé; tous les bijoux des concubines et des femmes de son père qu'il s'était fait bassement livrer. Ces moyens, si puissans dans un pays de corruption, devaient naturellement assurer sa tranquillité. Malheureusement pour lui son goût pour le vin devint une passion. Il poussa tous les genres de crapule aux derniers excès. Les affaires lui parurent insupportables. Tous les soins du gouvernement furent abandonnés aux noirs, dont il avait payé chèrement l'appui. Ces désordres aigrèrent les provinces.

Les soulèvemens se multiplièrent. Tous les vœux se tournèrent vers Abdul-Melik, qui, à la tête de son armée, attendait au sud une circonstance favorable pour agir. Cette faveur des peuples, tout éclatante qu'elle était, ne l'empêcha pas de proposer à son frère le partage de l'empire. Ahmed était assez porté à accepter la proposition; mais ses conseils l'en détournèrent. Il fallut alors que la force seule décidât les grands intérêts. La fortune se déclara d'abord pour un prince généralement chéri, et elle lui aurait été vraisemblablement fidèle si, pour contenter les Maures rangés sous ses étendards, il n'avait été comme contraint de déclarer publiquement qu'aucun homme sorti de la Nigritie ne serait jamais admis à son service. Ce témoignage de mépris ou de haine offensa vivement une nation accoutumée à des ménagemens peut-être excessifs. Un ressentiment profond lui inspira une ardeur nouvelle contre un ennemi acharné à sa destruction, et elle réussit à le faire prisonnier à Fez. Ahmed, auquel ses débauches auraient ôté tout espoir de prolonger des jours tissés de crimes, ne voulut pas que son rival lui survécût. Il le fit étrangler, et mourut lui-même en 1729, cinq ou six jours après cet acte de vengeance.

Buffer, l'aîné de ses enfans, paraissait celui des prétendans à la couronne dont les droits étaient les mieux fondés. L'or et les intrigues d'une mère adroite firent préférer Abdallah, fils

d'Ismaël. Jamais on ne vit une autorité plus contestée. Six fois le despote fut précipité du trône, et six fois il y fut replacé. Ces révolutions fréquentes étaient toutes ou presque toutes l'ouvrage des noirs. Ils les faisaient commencer, ils les faisaient finir selon que leurs intérêts le demandaient. Le temps vint où les factieux se trouvèrent affaiblis par les combats et par la débauche, où aucun ambitieux n'eut de l'argent à leur offrir, où la haine qu'on leur portait ne craignait pas de se produire, où les ateliers se trouvèrent sans occupation et les campagnes sans récolte, où d'une extrémité de la Mauritanie à l'autre tout était détruit ou ravagé. Le calme se rétablit alors dans l'empire, et Abdallah s'en vit paisiblement le maître.

A cette époque il visita le nord, le centre, le midi de ses états. Dans les plaines et sur les montagnes, partout il trouva les peuples dégoutés des troubles civils, disposés à vivre en paix, et occupés à réparer une partie des dommages qu'ils avaient trop long-temps soufferts. Il n'avait pas hérité de l'éloignement que ses aïeux avaient toujours montré pour les chrétiens. Il fit la paix avec la Hollande, avec l'Angleterre, et leur ouvrit ses ports. Les navires marchands des nations avec lesquelles il était en guerre y étaient même en sûreté lorsqu'ils y étaient une fois entrés. Le premier de sa dynastie, il consentit à la rédemption des esclaves que

ses corsaires avaient faits. Ce prince ne manquait ni de courage, ni de jugement, ni d'équité. On raconte qu'un de ses agens qui avait été condamné à mort pour quelque pillage, offrit ses trésors cachés pour racheter sa vie. *Ton bien, lui dit Abdallah, est à tes enfans, qui ne sont pas coupables; tu es criminel, il faut que tu périsse.* Malheureusement il était trop souvent détourné de la pratique des vertus qu'il tenait de la nature par le goût dépravé des mignons, qu'il avait rendu général dans sa cour, par son ivrognerie, et principalement par sa férocité. L'univers entier frémissait de ses barbaries. L'odeur et la vue du sang humain faisaient ses délices. C'était une nécessité que chaque jour quelque tête fût abattue de sa propre main, et le plus souvent il fallait un grand nombre de victimes. Ce tigre mourut pourtant en 1757 dans son lit, après un très-long règne. Moula-Mohammed, son fils unique, lui succéda sans contradiction. La jeunesse du nouveau souverain ne s'était passée ni dans la disgrâce, ni dans l'oisiveté, ni dans les plaisirs. L'administration des meilleurs provinces lui avait été confiée, et les résolutions qui se prenaient dans les conseils lui étaient depuis assez long-temps en quelque manière subordonnées. Il arrivait donc tout formé au trône et à l'abri des séductions de tous les genres. Son caractère était assez connu pour qu'on fût assuré que les

scènes d'horreur que ses trois derniers prédécesseurs avaient données ne se répéteraient pas sous son gouvernement.

L'empire entier était soumis lorsqu'il en prit les rênes, et cette soumission continua pendant quinze ans. Si quelques hordes, de longue main accoutumées à des mouvemens convulsifs, prenaient querelle ou se refusaient au tribut accoutumé, leur maître se portait rapidement au milieu d'elles, les faisait rentrer dans l'ordre en épargnant leur sang autant qu'il était possible, et les punissait constamment par des amendes plus ou moins fortes. On le soupçonna même d'exciter quelquefois ces troubles, qui n'avaient rien de dangereux, afin d'y trouver une ressource pour un fisc toujours obéré ou toujours avide.

Ce ne fut qu'en 1772 que l'état put craindre de voir sa tranquillité troublée. Le fanatisme, qui depuis l'invasion des Arabes n'avait cessé de bouleverser la Mauritanie, voulut essayer de nouveau ses forces. Il existait au sud de l'empire un marabout qui avait une grande célébrité et qui comptait beaucoup de partisans. On vit arriver à Maroc ce chef de secte avec trois ou quatre mille de ses disciples les plus chéris. Ces enthousiastes n'avaient pour armes que des bâtons qu'ils croyaient devoir se changer en fusils dans le combat, tandis que les fusils de leurs ennemis deviendraient bâtons. Dans cette persua-

sion ils ne craignirent pas d'annoncer au souverain que son règne était fini, et que le ciel appelait leur maître au trône. La contagion gagnait les esprits. On regardait comme important, comme indispensable d'en arrêter les effets. La plupart de ces fous furent massacrés, et leur prophète, après avoir subi un long interrogatoire avec toute l'arrogance d'un homme inspiré, fut livré au dernier supplice comme perturbateur du repos public.

Cinq ou six ans après un danger plus réel menaça Mohammed. Ce prince avait établi de nouveaux impôts sans que l'armée en fût plus régulièrement payée. Gâtés par les faveurs qu'on leur avait jusqu'alors comme prodiguées, les noirs en garnison à Mequinez pillèrent les caisses du gouvernement, se rendirent maîtres de la place, et envoyèrent des députés à Ali, fils aîné de leur souverain, pour lui offrir la couronne. Sur son refus ils jetèrent les yeux sur Yesid, qui, moins sage que son frère, se fit ou se laissa proclamer. Cette rébellion pouvait devenir la source d'une guerre longue et meurtrière. Les mécontents n'avaient qu'à se joindre à sept ou huit mille de leurs compagnons assemblés au voisinage, et se présenter avec eux devant Rabat ou Salé, l'Arrache et Tanger, trois villes où l'on avait bien ou mal à propos dispersé toutes les ressources du fisc, et qui leur auraient sûrement ouvert leurs portes. Le bonheur de l'empire vou-

lut que dans un si grand nombre d'hommes il ne s'en trouvât pas un seul capable de la moindre combinaison. Mohammed partit de Maroc avec quelques forces, les surprit dans ces irrésolutions qui ruinent toutes les affaires, et les fit tous rentrer dans l'ordre sans s'être vu obligé de verser du sang. Fez, qui s'était associé à cette espèce de conspiration, ne fit pas plus de résistance. Yezid ne parut pas renoncer si aisément à ses projets. Il forma des liaisons criminelles avec quelques habitans des montagnes. On surprit sa correspondance, et pour préserver le jeune ambitieux de nouveaux écarts, on le fit partir pour la Mecque.

Cependant l'empereur n'avait pas oublié la conduite séditeuse des troupes noires. Il désirait d'en diminuer le nombre, et pour sortir de leur dépendance, et pour soulager son trésor trop épuisé. Cette réduction exigeait de grands ménagemens. Si on l'eût pénétrée, sa tête et sa couronne eussent été en péril. Pour mettre l'une et l'autre en sûreté, il eut l'attention de faire partir par pelotons ces aides et féroces étrangers pour des provinces qu'il supposait avoir besoin d'être contenues; mais ils étaient à peine en route pour se rendre à leur destination, que des détachemens maures beaucoup plus nombreux les désarmaient. On les conduisait sans perdre de temps sur des terres dont la propriété leur était assurée. Leur désespoir était

d'être placés à une telle distance les uns des autres que tout complot était impossible.

On était à peine sorti de cette grande crise que l'empire, bouleversé sans interruption par les crimes des hommes, se vit réduit à une situation encore plus désespérée par les écarts de la nature en 1778, 1779, 1780. A la suite d'une longue sécheresse, toujours plus destructive sous ce ciel ardent que dans des climats plus tempérés, parut une nuée de sauterelles qui obscurcissait l'horizon entier. Ce fléau, communément passager, se prolongea pendant trois années. Tous les grains, toutes les plantes, l'écorce et le bois de tous les arbres, tous les végétaux sans exception furent attaqués et dévorés par ces insectes. Dans les cantons les plus fortunés la terre ne rendit pas la semence qui lui avait été confiée, et dans les autres le laboureur ne recueillit rien absolument. Les greniers avaient été vidés par les grands enlèvemens qu'avait faits depuis peu l'Europe, et ce qui restait de subsistances fut bientôt consommé. On ne trouva aucune ressource dans les troupeaux, qui, paissant en plein air toute l'année, périrent la plupart faute de pâture. La famine devint universelle. Des communautés entières erraient dans les campagnes pour chercher dans les fentes des rochers et dans les broussailles quelques racines qu'on pût dévorer. Des femmes, des enfans couraient après des

chameaux, pour voir s'il n'y aurait pas dans leurs excréments quelque grain d'orge assez conservé pour pouvoir assouvir leur faim. C'était une guerre de ville à ville, de bourgade à bourgade, de province à province, pour se disputer, pour s'arracher ce qui pouvait avoir échappé à la voracité des sauterelles et à l'inclémence des saisons. L'inanition eut ses victimes, et la mauvaise nourriture en eut beaucoup davantage. L'Espagne et le Portugal eurent à cette époque des récoltes abondantes, et il y arriva encore de grands approvisionnements du Nord. C'était un secours inespéré qu'un heureux hasard offrait à la Mauritanie. Les habitans aisés de cette région en profitèrent seuls. La multitude n'était pas en état de payer les grains au prix où ils étaient montés, et le gouvernement ne fut ni assez éclairé ni assez humain pour faire à propos des sacrifices.

L'empire respirait à peine, à peine les champs avaient repris leur fécondité, que de nouvelles calamités parurent menacer le repos des peuples. C'était dans le pays de Tafilet que se formait l'orage. Tout semblait annoncer qu'il serait violent. Heureusement la célérité de Mohammed fut telle, que les projets des mécontents furent déconcertés avant toute explosion. Il n'y eut point de carnage. La colère du souverain fut apaisée par les fortes contributions que lui payèrent les peuplades placées au pied des montagnes orientales du grand Atlas.

Telle fut la dernière des commotions qu'eut à réprimer Mohammed. Son administration sera trouvée bien pacifique si on veut la comparer à la multiplicité, à la durée, à la violence des guerres qui avaient agité l'état dans les règnes précédens. Le temps, dont la patience de ses sujets lui permettait de disposer, il l'employa à former des liaisons avec les différentes nations de l'Europe.

Lorsque la Mauritanie eut discontinué d'envoyer des troupes au secours des Arabes espagnols, elle cessa d'être comptée entre les puissances. Les troubles intérieurs qui la déchirèrent depuis sans interruption l'empêchèrent de sortir de cet état d'opprobre. C'était une région oubliée. On ne s'en rappela le souvenir qu'à l'époque où, à l'imitation des autres contrées barbaresques, elle se livra à la piraterie. Des princes ignorans et avides comptaient pour beaucoup ce qui revenait au trésor public du butin de leurs corsaires. Quelques entretiens qu'eut Mohammed avec des négocians européens lui donnèrent des idées plus saines sur les intérêts d'un grand empire. Ils lui firent connaître, en particulier, les avantages d'un commerce étendu et florissant. Celui de ses provinces avait été jusqu'alors borné à la vente d'un peu de cire, d'un peu de laine, d'un petit nombre de cuirs, et encore ces minces exportations n'avaient-elles eu lieu que très-rarement. Le blé, communé-

ment abondant, et en 1766 très-accumulé dans le pays, le blé seul pouvait attirer les navigateurs; mais la superstition s'opposait impérieusement à sa sortie.

Cet ordre de choses nuisait également au fisc et aux peuples. L'empereur, n'osant renverser de sa propre autorité un système dont il sentait tout le vice, s'adressa aux plus fameux interprètes du Coran. « J'ai besoin, leur dit-il, d'armes et de munitions. Le trésor public est hors d'état de les payer. Serait-il contraire à nos principes religieux de se procurer ces moyens de conservation en donnant en échange des grains dont nous n'avons pas besoin et qui finiront par se gâter? » La décision fut telle qu'il l'avait probablement dictée. Malheureusement elle ne servit point d'encouragement à l'agriculture, comme on l'avait espéré. Mohammed força ses sujets à lui livrer leurs anciennes récoltes à bas prix, et les vendit le double ou le triple de ce qu'elles lui avaient coûté. Les acheteurs se présentèrent à lui en foule. Il avait annoncé qu'il vivrait en paix avec toutes les nations commerçantes; que tous les pavillons seraient indistinctement admis dans ses rades; que, si des circonstances imprévues ramenaient les hostilités, les navigateurs seraient avertis six mois d'avance; que les enfans, les femmes, les vieillards qui seraient pris par les corsaires seraient relâchés sur-le-champ et sans rançon.

Cet engagement clair et solennel pouvait suffire à des individus occupés de leurs intérêts particuliers. Les puissances chrétiennes ne jugèrent pas lui devoir une foi entière, et voulurent des traités en forme. L'Angleterre, qui devait assurer des vivres à Tanger, s'était montrée anciennement la plus ardente à solliciter une alliance dont elle avait un besoin urgent. On était sur le point de la conclure en 1675, lorsqu'un marabout couvert de haillons dit à Moula Ismaël : « Le prophète m'a apparu la nuit dernière : il m'a chargé de vous assurer qu'il vous ferait triompher de vos ennemis si vous vouliez renoncer à toute négociation avec les Anglais. » Cette rêverie fit rompre les conférences. On les reprit quatre ou cinq ans après. Dans le cours d'un siècle les deux nations conclurent plusieurs trêves, dont aucune ne fut observée. Enfin le ministère britannique a conclu avec Mohammed une paix qui a déjà essuyé des infractions.

Les Hollandais fréquentaient depuis assez long-temps, comme commerçans, les côtes de Maroc, lorsque, sous le règne d'Abdallah, ils formèrent des liaisons politiques avec cet empire. Les pertes et les avanies qu'ils éprouvaient presque continuellement ne les avaient pas entièrement dégoûtés de ces parages quand Mohammed, averti que le dey d'Alger avait reçu d'eux un présent plus magnifique que celui qui lui était offert, leur déclara la guerre. La marine